

Dans

En quoi la marche



1

participe t-elle

ma

3

au processus de création

de signes et objets graphiques

ville

on



dans l'espace urbain ?

2



4

traîne

«Dans ma ville, on traîne
entre le béton, les plaines
Dans les rues pavées du centre
où tous les magasins ferment
On passe les weekends
dans les zones industrielles
Près des zones pavillonnaires
où les baraques sont les mêmes
(...)

**On a traîné dans les rues,
tagué sur les murs,
skaté dans les parcs,
dormi dans les squares»**

Dans ma ville, on traîne
Orelsan, La fête est finie, 2017

Dans ma ville on traîne

En quoi la marche participe-t-elle au processus de création de signes et objets graphiques dans l'espace urbain ?



Marine Beuve

DNSEP Design Éditions
Ésam Caen, 2024













EN-QUÊTE DE SIGNES

Un pas après l'autre, les pieds toujours au contact du sol, mon corps s'équilibre et s'avance. Porté par le mouvement successif de mes jambes suivi du balancement rythmé des bras, l'action se produit machinalement. La marche est un besoin à satisfaire, une action tout aussi primordiale que de manger ou dormir, aussi ordinaire que d'enfiler une chaussette ou de lacer mes chaussures. Lorsque je me déplace, mon pas est détendu, mes mouvements sont lents et chaque progression est empreinte de conscience afin de me rendre à l'endroit désiré. Je ressens constamment le besoin de sortir, de partir explorer et cartographier physiquement l'environnement autour de moi. Alors que l'appareil photo que je trimballe partout me permet de fixer une image, d'en capter l'instantané, la marche en révèle la dynamique, le mouvement de mon corps m'offre une compréhension plus profonde du lieu que j'occupe. J'habite et me déplace la plupart du temps en ville. En flânant à travers l'espace urbain, je scrute constamment les façades, les sols et tout autre support permettant l'expression, cherchant à comprendre l'histoire d'un lieu à travers ses signes et images cachés.

Chacun de mes déplacements urbains devient ainsi une quête de signes uniques, à la recherche d'un bout d'affiche ou encore d'un graffiti secret à découvrir. Pour explorer la ville et en saisir les signes, il faut exprimer la lenteur du geste, imposer son corps comme contre-courant de la frénésie urbaine. Lorsque je marche dans une ville, qu'elle soit connue ou inconnue, mon esprit est éveillé, en constante alerte. Mon exploration commence sans que je sache ce que je cherche. Un paysage graphique s'offre à moi. Je parcours les rues, toujours à la recherche de ses indices visuels, de ses traces graphiques, comme une collectionneuse à la recherche d'une pièce rare à se procurer. Parfois, il suffit simplement de tendre l'oreille, d'écouter attentivement et de regarder là où l'on n'a pas l'habitude de porter son regard. Je me demande comment ces signes sont apparus, qui les a posés là. Y a-t-il d'autres artistes et graphistes qui ressentent la même chose que moi, le même émerveillement ? Comment la marche est-elle liée à la captation de ces signes, comment ceux-ci résonnent-ils dans la ville, et surtout comment les artistes s'en servent-ils pour créer et dialoguer dans l'espace urbain ?

1 La marche comme démarche



Un pas après l'autre, les pieds toujours au contact du sol, mon corps s'équilibre et s'avance. Porté par le mouvement successif de mes jambes suivi du balancement rythmé des bras, l'action se produit machinalement. Lorsque je me déplace, mon pas est détendu, mes mouvements sont lents et chaque progression est empreinte de conscience afin de me rendre à l'endroit désiré.

PREMIERS PAS

Un geste simple, presque banal, celui de poser un pied après l'autre et pourtant, il s'agit du premier pas de l'humanité, le premier pas de chacun d'entre nous. La marche est une action naturelle nous permettant de traverser un lieu au moyen du mouvement. Si marcher est aujourd'hui un geste du quotidien, il est néanmoins à l'origine d'un besoin ancestral de survie, facilitant ainsi la cueillette et la migration vers de nouveaux territoires.

Antoine de Baécque¹ nous rappelle que, bien qu'aujourd'hui le terme soit polysémique, tant il possède une prolifération de sens, la marche décrit avant tout une action physique qui nécessite l'ensemble du corps pour se déplacer. Celle-ci implique l'action, tant elle peut également parler d'une fonction, par exemple avec un objet qui marche ou ne marche pas. On la désigne également par la durée : il faut tant de temps de marche pour se rendre d'un point A à un point B. La marche est aussi qualifiée par son rythme, lent ou rapide. Il nous explique que la marche possède d'une manière générale une connotation positive. On l'associe à un bon usage, un déplacement légitime. Bien qu'elle soit intrinsèquement un cheminement solitaire, elle constitue une activité sociale et participative, une ouverture au monde et à l'autre. Elle peut impliquer d'autre part un déplacement collectif, associé à un engagement social



Morning walk (to the office)

WURM 2001

①

¹ David Gislaine, « épisode 1/8 :
Ce que marcher veut dire » in
*Marcher, une histoire des
chemins*, conversation avec
Antoine De Baecque, France
Culture, 13/07/14, [en ligne].

ou politique, dans des défilés et manifestations. Il existe différents types de marche, la marche en milieu naturel, comme la randonnée qui peut être une marche de loisir où l'on parcourt un circuit d'une certaine durée, ou encore la marche en milieu urbain. Le marcheur, au-delà d'un besoin de se rendre au travail ou faire ses courses, peut être amené à déambuler sans but utilitaire, sans fonction autre que le plaisir d'une promenade où son regard se porte sur la ville urbaine.

² Schelle Karl Gottlob : «la marche n'est pas un simple déplacement mais aussi une action dans lequel l'esprit est engagé» in Davila Thierry, *Marcher, créer - Déplacements, flâneries, dérives dans l'art de la fin du XX^e siècle*, Paris : Editions du Regard, 2002, p.11

³ Ibid. p.42

⁴ Pessoa Fernando, *Le Gardeur de troupeaux et les autres poèmes d'Alberto Caetano - Poésies d'Alvaro de Campos*, Paris : Gallimard, 1987, Collection Poésie/ Gallimard, 1987, p.71

⁵ Walser Robert, *La Promenade*, Paris : Gallimard, 2007, Collection L'imaginaire 541, p.77

LE CORPS ET L'ESPRIT

Marcher est un acte corporel acquis, engageant le corps mais aussi la pensée. Lorsque nous exerçons ce geste, notre esprit est impliqué², étant lié à notre déplacement. La marche nous met en relation avec le monde qui nous entoure, «*Marcher est donc cette façon particulière d'ouvrir un espace et un sujet*³». Cette action entretient notre rapport au paysage, à la mémoire d'un lieu que nous avons l'habitude de traverser ou que nous découvrons pour la première fois. Cette interaction avec l'espace développe notre perception, sollicitant l'ensemble de nos sens pour enrichir notre expérience de la marche. Nos sens sont ainsi pleinement stimulés. Le geste s'accompagne du toucher : des pieds sur le sol, de l'appui des mains à la rambarde pour descendre des escaliers. La vue déchiffre l'espace qui nous entoure, l'ouïe capte le mouvement des autres autour de soi. L'odorat perçoit les différentes odeurs liées à l'activité humaine et aux espaces naturels. Walter Benjamin remarque que l'activité du flâneur l'amène à privilégier surtout le sens de la vue, le sens de l'observation, par rapport à tout autre type de perception. En ville il faut «*Sentir comme on regarde, penser comme l'on marche*⁴» et prêter attention, «*observer la moindre petite chose vivante, que se soit un enfant, un chien, un moucheron, un papillon*⁵».



②



③

UNE BRÈVE HISTOIRE DE L'ART DE LA MARCHÉ

Cette attention exacerbée au paysage, couplée à la marche, possède un effet stimulant sur le cerveau, favorisant la créativité. Chez les artistes, la marche est employée comme démarche, certains mouvements artistiques sont ainsi empreints de cette volonté d'insérer cette pratique dans l'acte de création. C'est le cas des Impressionnistes au XIX^e siècle qui trouvaient souvent leur inspiration au cours de promenades à travers les campagnes françaises, notamment en région parisienne. Les peintres cherchaient à capturer des moments éphémères de la vie quotidienne, dans cette volonté de sortir de leur atelier pour peindre en plein air. La marche en tant qu'activité leur permettait d'observer leur environnement et d'entrer de cette manière en contact direct avec les paysages qu'ils représentaient. Elle joua un rôle clé dans cette approche car elle permettait aux artistes d'explorer les lieux et d'en saisir les variations de lumière, de couleurs et atmosphères à différents moments de la journée. Tout en marchant, ils observaient attentivement les détails subtils de la nature et captaient la moindre impression visuelle que la lumière projetait sur les éléments naturels.



④

⁶ Verdier Martial, Arts Hebdo Medias, *Hamish Fulton ou l'art de la marche*, 05/12/23, [en ligne].

⁷ Durozoi Gérard (dir.), *Dictionnaire de l'art moderne et contemporain*, Paris : Hazan, 1992.

Un siècle plus tard, ce sont principalement les artistes du Land Art dans la fin des années 60 qui s'approprient la marche, cette fois-ci comme pratique intégrante de leur travail. Parmi ces artistes, on retrouve Richard Long, célèbre pour ses œuvres qui consistaient à marcher sur de longues distances et à utiliser la marche elle-même comme médium artistique. Dans son œuvre «A Line Made by Walking» (1967), Long a créé une ligne dans un champ en marchant de façon répétée le long d'un même tracé. Explorant les potentialités artistiques de la marche, il montre comment le corps influe sur le territoire. Sa performance marque le paysage par l'utilisation de ses pieds pour tracer, symbolisant ainsi son déplacement dont l'empreinte laissée sur le paysage s'effacera peu à peu avec le temps. Il conserve par la suite les traces de ses déplacements à travers la photographie, ses cartes topographiques et ses notes.

Hamish Fulton est un artiste que l'on a également associé au mouvement du Land Art. Cependant celui-ci ne s'en revendique pas. Selon lui, «*le land art contredit l'art de la marche*⁶». A l'inverse des artistes appartenant au Land art qui, par leur action, modifient le paysage et parfois le dénaturent, l'artiste ne modifie rien, seul son déplacement fait œuvre. Hamish Fulton explique que la marche est l'unique outil qui permet la création de ses œuvres, elle constitue une «*expérience artistique*» qui ne peut pas rivaliser «*avec les notions traditionnelles de peinture ou de sculpture*⁷».



⑤

LES ÉCRIVAINES FLÂNEUREUSES

À partir du XVI^e siècle, des voyages initiatiques à travers le monde appelés «Grand Tour» furent proposés et encouragés à destination de la jeunesse, principalement des jeunes hommes, issus des classes dominantes afin de contribuer à leur éducation. Ces voyages formateurs se popularisent aux XVII^e et XVIII^e et sont «balisés par des itinéraires essentiellement urbains⁸», permettant la découverte de capitales et grandes villes rayonnant historiquement et culturellement.

Au XIX^e siècle, les flâneurs parisiens, décrits par Charles Baudelaire, parcouraient les rues de la ville pour observer et s'imprégner de l'atmosphère urbaine. Ils introduisent le verbe «flâner» signifiant courir çà et là, marcher sans but précis. D'autres termes sont employés pour parler de déplacements dans la ville. Déambuler est un terme proche de la flânerie, mais plus neutre, qui suggère un simple mouvement sans direction, avec une dimension moins poétique ou intellectuelle. Errer porte une connotation plus incertaine, négative. Il s'agit d'un déplacement sans but clair, sans observation attentive de l'environnement, amenant à une dérive involontaire, désorientée. A l'époque, cette pratique de la flânerie urbaine était toujours réservée à une élite, à une classe aisée bourgeoise, aux poètes, intellectuels et écrivains qui marchaient dans les rues de Paris.



⑥

Parmi les écrivains flâneurs Parisiens les plus connus, l'on retrouve entre autres Louis Aragon. Dans *Le Paysan de Paris*⁹, l'auteur nous propose une balade dans Paris à travers un regard neuf sur la ville. Le narrateur qui découvre Paris et sa vie foisonnante nous donne une description précise de ce qu'il voit, jusqu'aux pancartes et plaques de rue qu'il rencontre sur son passage.

Nous pouvons également citer Georges Perec, habitué des cafés parisiens, qui dans *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*¹⁰, prend durant trois jours des notes de ce qu'il voit dans la rue, à différents moments de la journée. Perec est un flâneur qui, dans cet ouvrage, en comparaison à celui d'Aragon, ne met pas son corps en mouvement. Assis dans un café dans le 6^e arrondissement lors de ses écritures, celui-ci porte cependant une attention au paysage urbain qui l'entoure, qu'il connaît déjà par ses marches, mais qu'il redécouvre à chaque instant de ses journées. En revanche, nous pouvons parler d'une véritable déambulation réglée dans le cas de *Lieux*¹¹, qui prévoit de visiter 12 lieux parisiens chaque année et ce pendant 12 ans.



⑦

⁸ Wagner Anne Catherine, “La place du voyage dans la formation des élites” in *Actes De La Recherche Sciences Sociales n.170*, Paris : Editions Seuil, 2007, Cairn.info, [en ligne], p.59

⁹ Aragon Louis, *Le Paysan de Paris*, Paris : Gallimard, 1926

¹⁰ Pérec Georges, *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, Paris : Bourgois, 2008.

¹¹ Perec Georges, *Lieux*, Paris : Seuil, Collection La librairie du XXI^e siècle, 2022.

¹² Les Inrockuptibles, Kapriélian Nelly, “*Flâneuse*” de Lauren Elkin : *femmes à la conquête des rues*, 17/03/21, [en ligne].

¹³ Elkin Lauren, *Flâneuse*, Paris : Hoëbeke, Collection Etonnants Voyageurs, 2019, p.14

Lauren Elkin remet en question cette vision genrée du flâneur Parisien du XIX^e siècle. L'autrice a vécu sa jeunesse dans la banlieue de New York, «dans une zone pavillonnaire de Long Island où il fallait prendre sa voiture pour aller d'un point A à un point B¹²».

Dans son ouvrage *Flâneuse*, Lauren Elkin nous introduit dans un premier chapitre l'histoire de la marche urbaine en mentionnant la place des femmes dans la rue à l'époque jusqu'à aujourd'hui avant de se consacrer pour le reste de l'ouvrage à ses propres déambulations dans les villes qu'elle découvre et côtoie tels que New-York, Paris ou encore Tokyo. Elle se revendique au début de son ouvrage comme une flâneuse captée par l'histoire des villes : «Je pouvais arpenter pendant des heures les rues de Paris, sans jamais «arriver» où que ce soit, simplement pour voir comment la ville était agencée, apercevoir ici et là des souvenirs de son histoire avec un petit «h» [...] une inscription peinte sur le mur d'un ancien moulin de Paris ou d'un marchand de journaux disparu, dans lequel un graffeur avait vu une invitation à ajouter sa touche, un rang de pavés que des travaux exhumaient lentement des strates de la rue d'aujourd'hui¹³». Lauren Elkin nous rappelle que la flâneuse a longtemps été exclue de l'histoire de la déambulation urbaine au XIX^e siècle à cause des conditions sociales des femmes à cette époque.

2 Arpenter l'espace

URBAIN



Je remarquai lors de mes marches différents signes, selon le lieu que j'arpentais. Tandis que le centre possédait quelques signes discrets, les lieux plus périphériques en comportaient davantage. Les endroits les plus féconds se trouvaient autour de la gare et dans des espaces vides et délaissés, pour la plupart en travaux, que l'on pouvait retrouver à la fois dans le centre et près des quartiers plus résidentiels.

DÉFINIR L'ESPACE URBAIN

La marche comme processus créatif ne peut se résumer sans parler de l'environnement dans lequel cette action est exercée. La marche est une action du corps qui conduit l'individu à interagir avec les espaces qu'il côtoie en se questionnant au préalable sur leur nature. La marche urbaine qui nous intéresse ici s'emploie dans l'espace urbain, défini selon l'Insee comme «l'ensemble, d'un seul tenant, de plusieurs aires urbaines et des communes multipolarisées qui s'y rattachent. Dans l'espace urbain multipolaire, les aires urbaines sont soit contiguës, soit reliées entre elles par des communes multipolarisées¹⁴». Tandis que la ville se définit comme une entité géographique et administrative définie (population, gouvernement local etc), la définition de l'espace urbain est plus globale et se réfère à «ce qui se rapporte à la ville». Il peut ainsi englober plusieurs villes et leurs banlieues ou périphéries et décrit des zones marquées par un mode de vie urbain. Cet espace permet une proximité géographique entre le domicile et les différents lieux de vie, favorisant la fréquentation et la socialisation des citoyens dans l'espace public.



⑧

La ville impose des rythmes différents selon les usagers et les espaces traversés. Certains quartiers de la ville sont davantage pensés pour les transports motorisés, c'est le cas par exemple des zones commerciales et industrielles qui sont presque uniquement accessibles par ces transports. À ceux-ci s'ajoutent également les cyclistes et autres usagers empruntant les pistes cyclables et parfois un bout de la route. Les marcheuses en constante relation avec ces différents transports dans la ville adoptent différents rythmes de marche et modes d'appropriation de l'espace urbain, du déplacement quotidien domicile-travail à celui plus occasionnel pour faire ses courses ou se promener, en traversant les espaces qui leur sont attribués.

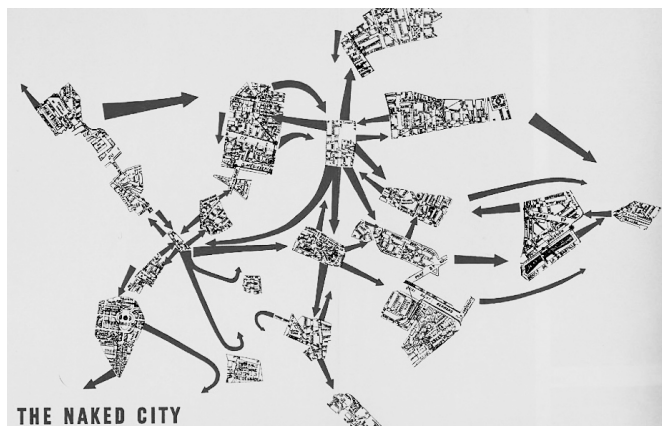


⑨

LA MARCHÉ SENSIBLE : DADA ET DÉRIVE SITUATIONNISTES

Comme nous l'avons vu précédemment, la marche est une activité qui requiert l'ensemble des sens du piéton. La ville possédant des zones urbaines plus ou moins attractives, le piéton en fonction de son humeur ou de son intuition est amené par la marche à flâner et à errer entre les différents lieux où il souhaite se rendre.

Le mouvement dada est un mouvement d'avant-garde du début du XX^e siècle ayant introduit la déambulation urbaine comme contestation sociale et pratique performative et artistique. Le 14 avril 1921, les dadaïstes se donnent rendez-vous à Paris devant l'église Saint-Julien-le-Pauvre afin d'inaugurer des excursions et des déambulations urbaines. Pour eux Paris est une ville banale et «la fréquentation et la visite des lieux insignifiants sont pour les dadaïstes une manière concrète pour profaner l'art¹⁵». Le mouvement Dada et la marche sont à l'origine du mouvement des situationnistes, apparu dans les années 30. Guy Debord est un des fondateurs du mouvement. Il se fait connaître en introduisant le concept de «psychogéographie» comme étant «*l'étude des lois exactes et des effets précis du milieu géographique, consciemment aménagé ou non, agissant directement sur le comportement affectif des individus*¹⁶».



①②

¹⁵ Buffet Laurent (dir.), *Itinérances : l'art en déplacement*, Grenoble : De L'Incidence Ed, 2012

¹⁶ Debord Guy, «Introduction à une critique de la géographie urbaine», Bruxelles : Les lèvres nues, n° 6, 1955 in Anne-Solange Muis, *Psychogéographie et carte des émotions, un apport à l'analyse du territoire*, OpenEdition, [en ligne].

¹⁷ Debord Guy, «Théorie de la dérive», Bruxelles : Les Lèvres nues, n°2, 1956, p.6 in Anne-Solange Muis, *Psychogéographie et carte des émotions, un apport à l'analyse du territoire ?*, OpenEdition [en ligne].

¹⁸ Careri Francesco, *Walkscapes : La marche comme pratique esthétique*, Arles : Actes Sud, 2020

Il définit en 1956 dans un texte «Théorie de la dérive» la dérive situationniste comme «s'opposant aux notions classiques du voyage et de la promenade» et comme une manière de se «laisser aller aux sollicitations du terrain et des rencontres qui y correspondent¹⁷». Il applique la psychogéographie dans le réel en permettant à ceux qui l'expérimentent de comprendre l'agencement d'un espace par sa propre expérience.

La marche ne s'emploie pas que dans les lieux les plus importants et touristiques mais dans l'ensemble de la ville. La déambulation offre aux autres espaces, aux lieux qui nous paraissent parfois insignifiants, une possibilité d'être (re)découverts. Francesco Careri dans son livre *Walkscapes/La marche comme pratique esthétique*¹⁸ nous parle du terme de «Transurbance» ayant pour but de n'avoir aucun système de parcours, mais à la façon de la «dérive» de Guy Debord, de vagabonder aléatoirement en observant les espaces de la ville, et ainsi de découvrir les vides urbains.



①①



①②

VERS LES PÉRIPHÉRIES ET LES ESPACES MARGINALISÉS

À la différence des Dadas, les Stalkers s'éloignent délibérément des centres-villes pour explorer la périphérie des villes. Stalker est un groupe d'artistes et d'architectes italiens entre vingt-cinq et quarante ans qui ont mené dans les années 90 des marches aux périphéries de Rome pour redécouvrir ces territoires marginalisés, oubliés, au profit des lieux les plus attractifs de la ville en suivant ses espaces vides. Le nom du groupe est issu du film *Stalker* d'Andrei Tarkovski (1979). Dans le film, le stalker est un guide sur un territoire qui guide des visiteurs sur un territoire inconnu. Le travail du collectif est la marche, ils entreprennent des enquêtes sur la praticabilité de ces espaces¹⁹, en particulier dans les vides urbains. Leur but est de défendre les territoires et de les faire redécouvrir. Les Stalkers réalisent des marches aux frontières de Rome en sillonnant les espaces vides de la ville, découvrant les mines abandonnées et friches délaissées où certaines populations vivent et sont rejetées de la ville. Pour eux la connaissance de ces lieux ne peut être acquise que par expérience directe, c'est-à-dire par la marche. La règle est de « *ne jamais aller de A à B en ligne droite, il faut toujours se détourner et trouver un système de marche... comme un procédé...* »²⁰.

¹⁹ Stalker, *Attraverso i territori attuali = À travers les territoires actuels. Roma, 5-8 ottobre 1995 = Rome, 5-8 octobre 1995*, Paris : Albias, Jean-Michel Place, 2000

²⁰ Fréchuret Maurice, et Gilles A. Tiberghien, *Stalker : exposition du 5 février au 23 mai 2004, CAPC-Musée d'art contemporain de Bordeaux*, Bordeaux Lyon : CAPC-Musée d'art contemporain de Bordeaux, Fage éd, 2004.

²¹ Vasset Philippe, *Un livre blanc : récit avec cartes*, Paris : Fayard, 2007.

Les Stalkers sont à l'image des surréalistes et situationnistes qui entretiennent le sens du jeu et du hasard et partagent un intérêt pour la marche urbaine. Le groupe requalifie l'espace qu'ils arpentent, la périphérie n'est plus un espace en marge mais devient un « territoire actuel », un espace en devenir, en mutation que l'on peut découvrir grâce à un itinéraire d'exploration aléatoire. Les Stalkers défendent ces espaces en agissant, notamment via le regard, c'est-à-dire *in situ*, sur l'environnement. La marche devient ainsi une démarche où l'on trace physiquement une ligne dans le paysage.

Le principe de l'exploration aléatoire est repris par Philippe Vasset et ses enquêtes urbaines. Il fait partie de ces explorateurs du périurbains souhaitant rendre visibles ces zones qu'il nomme les « zones blanches ». Pendant un an, il se rend une fois par semaine dans les rues de Paris et en région parisienne et part à la découverte de ces espaces blancs figurés sur les cartes de Paris. Ces zones blanches non répertoriées sont, pour la plupart du temps, des lieux inaccessibles, effacés, des terrains vagues, des friches industrielles ou encore des zones militaires. Il consigne dans son livre²¹ ses observations et ses expériences de ces lieux et il précise : « *Chaque expédition se déployait comme un atterrissage. Avant de partir, il n'y avait, sur la carte, que des formes abstraites et des aplats colorés, comme un paysage que la distance fige mais, au fur et à mesure que j'approchais, tout s'animait* ».



①③

L'ESPACE DES SIGNES

L'espace urbain est un espace que le piéton traverse et qui l'inspire plus ou moins consciemment. Dans la ville, l'espace public désigne «les endroits accessibles au(x) public(s), arpentés par les habitants, qu'ils résident ou non à proximité²²». C'est aussi un lieu de parole où circulent des idées, un espace de discussion ouvert et de confrontation politique. Jürgen Habermas a conceptualisé et défini dans les années soixante la notion d'espace public comme un «*espace de médiation entre l'Etat et la sphère privée*²³». Selon lui, cet espace est composé de citoyen-ne-s égales entre elles qui débattent de manière équitable et paritaire du bien public. Cependant sa vision de l'espace public comme lieu de discussion égalitaire a été critiquée par plusieurs philosophes dont, Nancy Fraser qui «dénonce l'illusion d'un dialogue égalitaire entre des personnes qui ont des statuts sociaux différents et un accès inégal à l'information²⁴». Au sein de cette sphère publique, la publicité commerciale tient une place prépondérante.



Nous pouvons constater qu'aujourd'hui la publicité, comme argument commercial, est omniprésente dans la ville et qu'elle domine les autres images et signes, influençant par là nos modes de vie. JCDecaux, groupe industriel français spécialisé dans l'affichage publicitaire en milieu urbain, possède une abondance d'espaces privatisés en ville tels que les Abribus²⁵, colonnes Morris, installations d'affichages dédiées afin de diffuser des messages publicitaires visibles par ceux qui marchent. Les villes deviennent ainsi des endroits où « fleurissent des signes et des images de toutes sortes²⁶ ». La publicité transmet un message en direction de ceux qui marchent, en investissant les enseignes de magasins, transports en commun, Abribus et tout autre support mis à disposition pour faire passer un message. Le piéton est ainsi constamment en relation avec ces signes publicitaires, partout où il se déplace en ville.



①⑤



①⑥

En complément de l'accumulation d'images liées à la communication et à la publicité, les lieux publics sont constitués d'une multitude de différents signes : «*affiches, enseignes, panneaux publicitaires, inscriptions, graffitis, autocollants, marquages, écrans sont autant d'espèces graphiques qui les peuplent et y pullulent*²⁷». Certains messages entrent en lutte sur un même espace, certains recouvrant d'autres.

Les niveaux de lecture et d'information de ces signes sont différents selon l'endroit où ils se trouvent. Ils sont les plus visibles dans les centres-villes où se situent les flux de circulation et les principaux espaces partagés. Certains lieux sont également propices à la visibilité de ces signes tels que les panneaux d'affichage libre, façades de bâtiments dédiées aux fresques de street-artistes, lieux fréquentés, etc. Plus le signe est visuellement impactant et plus il sera visible par tous. À l'inverse, certains signes ne seront jamais lus, dûs à leur petite taille ou à leur exposition dans des lieux reclus de la ville. Ils restent les plus difficiles à appréhender à cause du rythme qu'impose la rue, où tout se concentre et circule, et où il faut parfois prendre du temps pour décoder les messages. La ville, c'est aussi un espace de communication entre les marcheuses. L'humain communique par la parole mais également à l'écrit, et donc par les signes, chiffres, concepts ou symboles. Le code Hobo est un exemple de signes de communication en ville élaboré par des voyageurs clandestins, et vagabonds appelés les Hoboes, entre

²² Paquot Thierry, *L'espace public*, Paris : La découverte, Collection Repères n°518, 2009, page 34

²³ Philizot Vivien, *Qu'est-ce qu'une image dans l'espace public ?*, Lyon : Éditions Deux-Cent-Cinq, Collection Milieux 003, 2022, p.19

²⁴ Dacheux Éric (dir), *L'espace public : un concept clef de la démocratie*, Paris : CNRS Éditions, Collection : Les essentiels d'Hermès, 2008, p. 5-12, [en ligne].

²⁵ Les Atribus sont, en plus d'être un abri pour attendre le bus, une marque déposée par l'entreprise JCDecaux. L'innovation fut conçu afin de « doter l'abri de panneaux publicitaires et de proposer l'installation gratuite en échange du droit de commercialiser les publicités ». Marie-Pierre Gröndahl, Paris Match, *Jean-Claude Decaux, le conquérant*, 2 au 8 juin 2016, pages 66-69, [en ligne].

²⁶ op. cit., p.10

²⁷ Marrier Véronique et Centre national des arts plastiques (dir), *n°19 - Graphisme en France 2013 : Signalétiques*, [en ligne].

²⁸ Denis Jérôme, Pontille David, *n°19 - Graphisme en France - Signalétiques - Écologie graphique et signalétique urbaine*, 2013, [en ligne].

le XIX^e et le XX^e aux États-Unis. Les Hoboes communiquent à travers des codes, une signalétique leur permettant le partage d'informations sur un lieu précis. Les signes dessinés à la craie ou au charbon sur différents supports documentent le lieu et préviennent les vagabonds d'un éventuel danger, ou au contraire d'un bon endroit où se reposer.

La signalétique offre des indications sur la position et la direction dans l'espace urbain, elle est un outil d'orientation pour le marcheur afin qu'il puisse se rendre à l'endroit désiré. Elle est pensée en relation avec la diversité des éléments architecturaux et est réalisée par des infographistes, graphistes, illustrateurices, designers, ou encore artistes peintres. La signalétique agence un ensemble de signes graphiques qui joue sur la typographie, les couleurs, les flèches ainsi que les pictogrammes qui permettent une grande variété de combinaisons déclinables d'un panneau à un autre. Dans les sites traversés tels que les aéroports, métros ou gares, ces choix sont importants afin que ces signes puissent se voir de loin. Le piéton fait face à un ensemble de signes à indications spatiales et temporelles, formulant des autorisations, recommandations ou interdictions d'actions concernant les lieux et directions. La signalétique permet également l'accessibilité et offre une place aux différents moyens de déplacement. Elle s'affirme ainsi comme un système hiérarchique de l'espace, un « repère de la mobilité²⁸ » en ville entre chaque usager et ordonne l'espace urbain afin de le rendre propice au déplacement.













3 Marcher, créer, s'approprier

la

ville



Dans les espaces urbains que j'avais l'habitude de fréquenter, certains signes m'étaient familiers. A mesure de traverser le même espace, j'arrivais à les reconnaître et à mieux les appréhender, je leur trouvais à chaque rencontre une signification différente. Je comprenais alors que je ne marchais pas dans un espace neutre, mais dans un lieu empreint de poésie et de messages. Je devenais, au fur et à mesure de mes déplacements, influencée par le paysage graphique foisonnant qui m'entourait.

UNE SECONDE LECTURE DE LA MARCHE DANS L'ESPACE URBAIN

Impliquer les citoyen·ne·s dans un processus de conception de la ville à travers des marches et des discussions *in situ* permet de recueillir des idées et des suggestions basées sur l'expérience directe de l'espace urbain. Cela favorise une approche participative et collaborative, garantissant que les créations graphiques soient pertinentes vis-à-vis du lieu et bien acceptées par la communauté.

Aujourd'hui les villes et collectifs tels que Bruit du Frigo invitent par la marche les citoyen·ne·s à explorer et repenser leurs lieux de vie. Le collectif formé par Gabi Farage et Yvan Detraz regroupe différents corps de métiers dont des architectes, artistes, urbanistes et constructeurices. Ils réalisent différents projets artistiques et architecturaux ainsi que des actions collectives et événements culturels. En 1999, Yvan Detraz a mené pendant trois mois une expédition pédestre à travers la périphérie bordelaise afin de cartographier les friches urbaines dans le but de révéler ces espaces délaissés²⁹. C'est de cette première marche qu'est né le concept de Randonnée périurbaine comme des marches explorant les périphéries des villes. Ces randonnées relient un ensemble de paysages composant la ville. On y retrouve les lotissements et quartiers résidentiels, les axes de circulations en bord de ville,



① ⑦

²⁹ Detraz Yvan, *Zone Sweet Zone – La marche comme projet urbain*, Marseille : Éditions Wildproject, Collection : Tête nue, 2020

³⁰ « Amorce d'acte de volonté, intention fugitive généralement non suivie de réalisation », CNRTL, [en ligne].

les zones industrielles et commerciales et les espaces délaissés par l'activité humaine. Bruit du frigo a aussi mené le projet l'Observatoire nomade en 2004 avec le collectif Stalker qui a abouti à une randonnée périurbaine de deux jours pour découvrir les «Territoires actuels» de la ville bordelaise. Ces marches permettent de redécouvrir les périphéries urbaines dans la volonté d'évoluer notre regard et nos pratiques sur ces lieux.

En complément des collectifs regroupant architectes, urbanistes et autres auteures de l'aménagement urbain, les artistes participent à nous proposer un autre regard de la ville et des signes qui les habitent. Michel Dector et Michel Dupuy, deux artistes travaillant également sur la révélation d'un espace par la marche, parcourent les villes et glanent des traces en observant et échangeant. Ils se documentent sur le lieu qu'ils arpentent en élaborant des hypothèses et en reprenant la posture d'un anthropologue, tout en cultivant une posture d'amateur. La quête de ces éléments du paysage s'organise au fil de promenades dans l'agglomération et ses périphéries de la ville. Dector et Dupuy se concentrent sur des vellétés³⁰ graphiques : des tags et des slogans de manifestations, des assemblages d'objets incongrus, des traces produites ou involontaires, qu'ils présentent par la suite au public par le biais d'excursions. La visite guidée qu'ils organisent devient une performance sensible qui permet à chacun·e de découvrir la ville par la marche.




①⑧

DIALOGUER AVEC LES SIGNES CONNUS

Certains artistes et graphistes intervenant dans l'espace public proposent un dialogue entre leur pratique artistique et les signes préexistants dans la ville, en pratiquant la marche pour aller à la rencontre de ces signes connus. Les artistes des années 60 comme Raymond Hains ou Jacques Villeglé, ont préalablement introduit des pratiques où la marche fait partie intégrante de leur projet artistique. Jacques Villeglé explique : «trouver des affiches lacérées était le résultat de la surprise en cours de promenade dans un Paris que nous découvrons, venant tous deux de Bretagne. Comme peu, et même peut-être personne, ne prenait notre cueillette au sérieux, nous n'avions nul informateur³¹». L'affiche décollée résulte d'une intervention où l'artiste et les piéton-ne-s sont susceptibles d'arracher un morceau de papier collé sur une surface lors de leur passage, parfois pour y recouvrir ou inscrire un signe ou une image, parfois pour effacer une information ou une œuvre. La multiplication de ses interventions forment une nouvelle image, occasionnée par la marche et la relation aux espaces urbains.

³¹ A. Tiberghien Gilles, «La marche, émergence et fin de l'œuvre» in *Les Figures de la marche, un siècle d'arpenteurs de Rodin à Neuman : Exposition, Antibes, Musée Picasso (1er juillet 2000-14 janvier 2001)*, Paris : Réunion des Musées Nationaux, 2000, p.228

³² Voir : «L'espace des signes» |  Arpenter l'espace urbain

³³ DDAB, *LES FRÈRES RIPOULAIN - OEUVRES - _HOBO_ CODE_ EXTENDED*, 22.04.2016, [en ligne].

À l'image de Raymond Hains et Jacques Villeglé, David Renault et Mathieu Tremblin ont également utilisé la marche pour dialoguer avec les signes préexistants dans la ville. Issus du duo d'artistes français «Les Frères Ripoullain», formé à Rennes en 2006, et travaillant actuellement en France, le collectif œuvre dans les espaces en marge de la ville qu'ils explorent sur le mode de l'enquête de terrain. Ils créent en 2008 le «*Hobo Code Extended*», un nouveau code de signes graphiques inspirés par leur expérience du graffiti et empruntés au Hobo code que nous avons évoqué précédemment³². Ces nouveaux signes sont dessinés à la peinture aérosol de marquage afin de rappeler les signes préexistants en ville. Le Hobo Code Extended est une «*signalétique qui autorise le partage d'information avec ceux capables de la lire; une signalétique transversale qui recouvre tous les aspects de leur quotidien*»³³. Le code est déformé au fil du temps et à mesure de leur interaction avec les utilisateurs, il reste d'actualité et informe sur les territoires périurbains de la ville.



①⑨



②⑩

L'ART URBAIN

La rue a longtemps été pour certain·e·s artistes un lieu d'expression, reflétant les dynamiques et transformations d'espace urbain. Le street art (ou art urbain) est l'expression même de la création urbaine, «*elle englobe toutes formes d'art réalisées dans l'espace urbain*³⁴».

Les artistes utilisent la ville comme terrain de revendication politique et d'expérience artistique pour y développer des techniques de réalisation propres au monde urbain comme la technique du pochoir qu'utilisent Banksy et Miss.Tic. Nous pouvons aussi citer le collage, la réalisation de fresques murales ou encore le graffiti comme des techniques appartenant au monde du street art, que des artistes comme Tatyana Fazlalizadeh et JR s'approprient. Malgré le caractère illégal de ces pratiques qui, non encadrées et réalisées sur du mobilier urbain ou des surfaces privatisées, sont sanctionnables par la loi d'une sévère amende, elles offrent des libertés d'espace et donc d'expression à l'artiste. Les productions qui découlent de ces techniques sont amenées à s'effacer, liées à leur détérioration avec le temps ou au recouvrement de celles-ci au profit d'un autre signe, elles ne sont ainsi visibles que pour une période variable de quelques heures à plusieurs années.



②①

³⁴ Puech Léna, Fonds d'art
contemporain Paris Collections,
La rue comme terrain d'expression,
17 avril 2024, [en ligne].

Dans le monde du street art, la marche est utilisée pour trouver un espace pour graffer. La découverte de différents espaces de la ville influençant fortement la création, les artistes réalisent des déambulations urbaines préalablement à la production de signes graphiques afin de juger la surface et la visibilité de l'oeuvre. Les pixels artistes tels que Space invaders investissent la ville comme terrain de jeu en collant de petites mosaïques sur les murs des villes et accordent ainsi une importance à l'exploration urbaine dans leur travail.

Space invaders sillonne les rues comme une quête du lieu à investir, en s'informant sur ces surfaces pouvant être utilisées, à la visibilité de l'emplacement ou encore à l'accès de ces espaces. Il considère la marche comme une partie intégrante de la stratégie pour choisir l'endroit et maximiser l'impact visuel de ses créations. Ces mosaïques seront par la suite prises en photo ou flashées par les passants leur permettant de gagner des points en cumulant les flashes de mosaïque, et s'articulent ainsi comme une collection de signes graphiques. Les marcheurs désireux de récolter des points sont amenés à utiliser la marche pour découvrir des mosaïques de Space invaders qui peuvent être cachées dans des lieux, uniquement accessibles à pied. Les villes deviennent ainsi un terrain d'expérimentation prospère à l'apparition de signes engendrés par la marche urbaine.



②②



②③

UNE ABONDANCE D'OBJETS GRAPHIQUES

Nous observons par l'exemple du street art que l'expression en ville reste très limitée légalement et peut être sanctionnée si les œuvres produites ne respectent pas les lois et les réglementations prévues à cet effet.

L'affichage en ville est légal, autorisé à certaines conditions et reste très réglementé. L'affichage libre en ville, c'est-à-dire autorisé, consiste à «afficher sur les panneaux communaux prévus pour l'affichage d'opinion et la publicité des associations à but non lucratif³⁵». Le but de cette réglementation étant de limiter la pollution visuelle des images en ville. Certains artistes et graphistes participent à des actions d'affichage sur des espaces réglementés tels que des panneaux d'affichage libres, souvent prédestinés à des affiches électorales ou à différentes annonces sur la vie locale d'un quartier ou d'un espace.

C'est le cas de l'artiste OX que j'ai pu rencontrer à Cologne lors de son vernissage à la galerie Erwin Space, au cours de mon Erasmus en Allemagne. OX joue avec des signes visuels empruntés dans l'espace urbain, les retranscrit et expose des collages par le biais des panneaux d'affichage dans l'espace public. L'artiste part à la recherche de ces panneaux dédiés à l'affichage libre et publicitaire que l'on peut louer.

³⁵ Tapage Medias, *Affichage sauvage : réglementation, sanctions et autorisations*, [en ligne].

³⁶ «Procédé permettant de reporter et de faire adhérer des images sur un support lisse tel que du verre, de la porcelaine, du papier, etc». CNRTL, [en ligne].

³⁷ «En 1979, la loi du 29 décembre interdit de fixer des publicités et donc des autocollants hors des espaces autorisés», Wikipédia, Autocollant, [en ligne].

Si OX utilise sa voiture pour aller chercher des espaces dédiés à l'affichage autorisé dans l'espace public, il utilise également la marche pour en repérer et pour penser ses différentes installations en relation avec l'environnement.

L'autocollant est également un objet graphique dominant dans le paysage urbain, que l'on retrouve de manière équitable du centre aux périphéries. On lui préfère le terme de « sticker », appartenant davantage à la catégorie d'art post graffiti. Il apparaît fin des années 1960 pour remplacer les décalcomanies³⁶ et est utilisé désormais comme un objet publicitaire. Les stickers (autocollants militants et artistiques), s'affirment à partir des années 80 en tant que moyen de communication alternatif du fait de leur prix de production relativement bas et par la facilité à les coller partout, devenant ainsi une pratique illégale au vu de la loi de 1979³⁷. Ces objets se retrouvent davantage sur les tuyaux d'habitation, panneaux directionnels, feux tricolores, boîtes à compteur ou encore boîtes aux lettres. Ils indiquent une information plus courte, due à leur taille : logo, compte instagram, merchandising de tout genre ou revendication politique. Bien que les stickers soient plus petits et par conséquent plus difficiles à lire, les marcheuses ont facilement accès à leur contenu et interagissent plus facilement avec ces objets graphiques. Le sticker permet de se réapproprier l'espace en collant sur des publicités déjà existantes ou encore pour cacher un contenu d'un autre autocollant.

205

Safari typol — Barcelone. Laura Messeguer: enseignes de bars, pop, 70's

288 Corps.



je m'inspire des lettres
que je vois dans la rue.

②④

LA PLACE DU GRAPHISME

Le graphisme contribue à l'accumulation de signes et images dans l'espace urbain. Dans les années 70, la publicité est reine et omniprésente dans les villes de France et du monde. Dix ans auparavant se développe également la communication visuelle des institutions publiques, les graphistes s'engagent ainsi « dans des débats sur la forme que devrait prendre ces images et ces textes face à la communication commerciale et à la pub³⁸ ». Un texte fut écrit et signé par de nombreux graphistes en protestation aux diktats de la publicité et au souhait de produire des affiches et objets graphiques pour des institutions publics et associatives : « *Nous sommes convaincus que l'on ne peut rédiger et énoncer les messages d'intérêt public comme un argumentaire de vente de produits de consommation* » lisait Pierre Bernard lors des états généraux de la culture en 1987³⁹. Les graphistes sont également les actrices de la présence des signes dans l'espace urbain. Tout comme les marches organisées par des artistes et collectifs tels que Dector & Dupuy pour comprendre et repérer différents signes de la ville, les graphistes aiment aussi arpenter les rues à la recherche de compréhension du lieu et d'inspiration pour leur création.



②⑤

Frédéric Teschner est un graphiste formé au graphisme d'utilité publique. Curieux et inspiré par ce qui l'entoure, il vient puiser dans la ville toute inspiration bonne à prendre pour la réalisation de ses affiches : formes, tramage de l'affiche, signes trouvés dans l'espace urbain etc. À l'occasion d'une manifestation annuelle consacrée à la création «Une saison graphique» au Havre en 2011, Frédéric Teschner fut invité à présenter son travail lors d'une exposition. Il produit à l'occasion un polyptyque de cinq affiches dessinant successivement les lettres du mot H A V R E. En flânant dans les rues de la ville, «il récolte, extrait, absorbe les signes lors de sa déambulation⁴⁰». Il s'inspire de la diversité architecturale qui compose la ville et des différentes surfaces en pierre et béton, des habitations aux cheminées d'usines, des différentes typo prélevées au hasard dans les rues⁴¹, il réemploie par la suite ces éléments dans les affiches du H A V R E.

De nombreux graphistes et collectifs ont travaillé sur des productions dans l'espace urbain, nous pouvons citer entre autre Ruedi Baur, Eddy Terki, Fabrication Maison, Collectif Ne Rougissez Pas, etc. Parmi elleux nous pouvons également évoquer l'atelier Formes Vives, un collectif qui réunit jusqu'en 2020 trois designers graphique et dessinateurs installés à Strasbourg, Brest et Nantes : Adrien Zammit, Nicolas Filloque et Geoffroy Pithon. Formes vives a réalisé des projets pour des mouvements de luttes sociales, associations et acteurices du monde culturel.



②⑥

³⁸ Philizot Vivien, *Qu'est-ce qu'une image dans l'espace public?*, Lyon : Éditions Deux-Cent-Cinq, Collection Milieux 003, 2022

³⁹ Augustin, Index Grafik, *Graphiste (n. masculin/féminin)*, 04/07/2016, [en ligne].

⁴⁰ Cachard Pierre-Yves, «Frédéric Teschner - Impressions du H A V R E» in Dimos Alexandre et Munier-Teschner Geneviève (dir), *Frédéric Teschner*, Brest Passerelle Centre d'art contemporain Paris : Éditions B42, 2019

⁴¹ Le safari typo est un outil utilisé par certains graphistes pour découvrir les différentes typographies utilisées dans une ville qu'il vont découvrir en marchant. Les signes qui découlent de cette inspiration procurée par la marche seront à leur tour créés et investis dans l'espace urbain. Voir documentaire de Thomas Sipp, *Safari Typo!*, ARTE France - Les Films d'Ici - 205 Corp., 2016, 8x6 min

⁴² Adrien Zammit, Forme Vives, *PR2017 / Une marche exploratoire de Bougainville à Rosa Parks*, 2017, [en ligne].

Ils produisent des expérimentations locales et identités visuelles visibles dans l'espace urbain en utilisant une multitude de techniques et supports variés mêlant peinture, graphisme, écriture, installation, ou encore ateliers participatifs, traduisant les pratiques similaires comme diverses des différents membres du collectif. Ils mènent en 2017 une marche de Bougainville à Rosa Parks invitant plusieurs établissements scolaires marseillais à réaliser un parcours, une randonnée urbaine empruntant le parcours «PR2017», un circuit de marche traversant un quartier de Marseille : *«on voit beaucoup de bitume, peu d'arbres, le ruisseau des Aygalades est quasi invisible, les bâtiments industriels en friche et les graffitis sont nombreux⁴²»*. De ces marches résulte une série de pancartes, portée par les jeunes écoliers de maternelle lors des déambulations urbaines, à partir de photos prises sur le parcours PR2017 mais aussi d'ateliers pour les étudiant·e·s du collège Rosa Parks leur proposant d'imaginer plastiquement le réaménagement des friches du quartier.

4 La marche : résonances

sociales
et
politiques



Parmi l'infinité de signes qui se présentaient lors de mes marches, il y avait ceux qui ne passaient pas inaperçus. Ces cris d'affiches lacérés, ces phrases brutes écrites à la bombe, ces messages ont résonné en moi. La ville me racontait son histoire, une histoire de luttes, de revendications politiques et sociales. Les affiches et tags politiques se trouvaient là, comme des parties intégrantes du paysage que je rencontrais.

RYTHMES DE DÉPLACEMENTS

Flâner, c'est un acte politique «face au monstre de vitesse⁴³». Selon Walter Benjamin, les marcheuses vont contre la vitesse du capitalisme en prenant leur temps, et pouvant ainsi se réapproprier la ville par leur propre allure. Comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, la marche apporte une liberté dans les déplacements, défiant la contrainte des normes imposées par la signalétique en ville, en trouvant d'autres espaces à parcourir.

Les marcheur·euse·s sont en constante relation avec les autres modes de transports en ville, mais possède leurs propres espaces de circulation, davantage étendus que les autres, leur attribuant un statut de privilégié·e·s. Les artistes et graphistes utilisent les libertés évoquées par l'action de la marche pour ralentir le rythme dans l'espace urbain, en proposant des œuvres nécessitant du temps pour les découvrir et les déchiffrer. Le regard s'arrête sur ces images fixes, qui parfois sont mises en mouvement par l'action de déambulation collective.

⁴³ Le «monstre de vitesse» est une expression proposée par Iain Sinclair pour parler de la «grande ville contemporaine». Voir Matthieu Duperrex, Urbain Top Urbain, *Iain Sinclair : «La ville est un gros chien danois»*, 11/05/11, [en ligne].

La marche, réalisée collectivement, est une manière politique de revendiquer des opinions partagées par chacun·e. Les manifestations, qui ont lieu la plupart du temps dans les centre-ville, permettent au piéton d'exprimer une idéologie, un choix politique, il se met en mouvement dans l'espace pour montrer son mécontentement. De ses réponses et revendications au contexte politique et social découle une création de banderoles, pancartes de manifestations ou encore de tracts qui circulent entre les mains des mobilisé·e·s. La production de ces objets est réalisée à bas coût, rapidement et de manière simple, il s'agit d'une économie de moyen de production afin d'en produire le plus possible.

À la fin de ses déplacements, des signes et images apparaissent et tapissent les différentes surfaces de la ville, comme pour archiver les déambulations qui ont eu lieu dans l'espace urbain. Le déplacement des marcheuses est ainsi empreint d'un mouvement lent, défiant le rythme effréné de la ville. Marcher c'est se donner du temps pour soi, du temps qui peut être investi à créer dans l'espace urbain.



②⑦

REDEFINIR LES ÉCHELLES ET FRONTIÈRES DE LA VILLE

Si la marche nous permet de nous déplacer dans l'ensemble de la ville, elle reste cependant davantage restreinte dans ces périphéries, moins pensées pour cet effet. Yvan Detraz nous explique dans « Zone Sweet Zone ⁴⁴ » cette différence de traitement entre le centre et les périphéries. Tandis que le centre-ville est un lieu pensé pour la marche et les piéton-ne-s, les zones périurbaines nécessitent davantage l'usage des transports motorisés pour être traversées. Les différents quartiers de la ville sont politiques et représentent un statut social. Bien que les quartiers en bordure de ville peuvent accueillir des zones plus aisées, l'on retrouve davantage dans le périurbain les populations les plus pauvres, espaces dans lesquels les centres de vies sont éloignés les uns des autres.

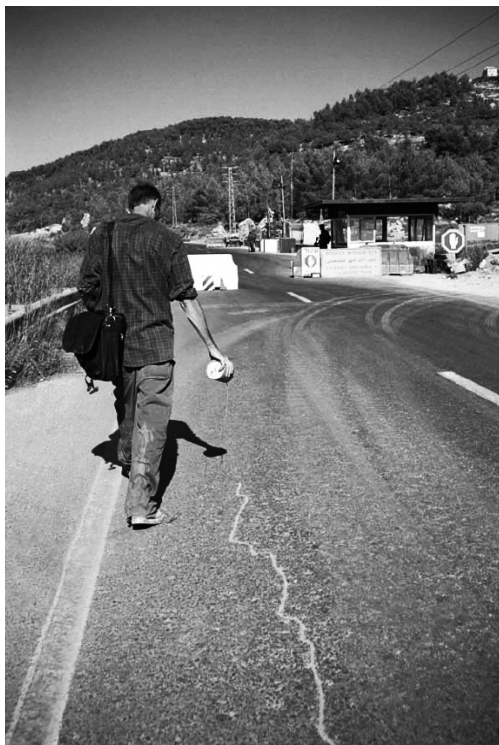
Certains artistes et collectifs que nous avons vu précédemment proposent une ouverture au périurbain par la marche en collectif afin de redécouvrir ces espaces. Le collectif Bureau des guides est une association basée à Marseille qui invite également des artistes architectes ou tout marcheureuse désirant découvrir collectivement le sentier de randonnée GR2013. La randonnée traverse une pluralité de paysages tels que des paysages ruraux, urbains et périurbains.



②③

Elle permet la réappropriation de ces espaces. Yvan Detraz nous montre ainsi que « *seule leur fréquentation prolongée et répétée permet de mieux les connaître, de mieux les comprendre. Il faut procéder à un travail d'exploration in situ davantage en prise directe avec le quotidien de chaque terrain, (...), en faire concrètement et directement l'expérience, dans la durée et la déambulation*⁴⁵ ». Lorsque nous connaissons l'espace que nous habitons, nous sommes davantage en capacité de dialoguer avec celui-ci.

Francis Alÿs, artiste marcheur qui utilise la déambulation urbaine comme une démarche artistique, marche dans une ville qu'il questionne et observe. Il s'adapte à la ville et la transforme par ses marches et performances artistiques qui en découlent. La déambulation fait partie intégrante de l'œuvre d'Alÿs. L'artiste utilise différents médiums tels que la peinture, la photographie, le dessin, la performance et la vidéo qu'il réinvestit dans l'espace urbain. Les traces réalisées à l'aide de ces médiums permettent de délimiter les territoires. Il interroge « *la relation qui peut exister entre un déplacement poétique et un déplacement politique, pour lui, un acte poétique peut prendre une résonance politique*⁴⁶ ». En 2004, l'artiste part à Jérusalem et longe à pied la ligne de démarcation appelée « green line » entre Israël et la Cisjordanie. Cette ligne est symbolique et n'est pas physiquement représentée, elle date de 1949 et rappelle l'armistice mettant fin à la guerre entre ces pays.



② ③

⁴⁴ Detraz Yvan, *Zone Sweet Zone - La marche comme projet urbain*, Marseille : Éditions Wildproject, Collection Tête nue, 2020

⁴⁵ Ibid., p.63

⁴⁶ Speer Olivia, « Les marches de Francis Alys : une approche poétique, sociologique et critique de la ville » in *Itinérances : l'art en déplacement*, Laurent Buffet (dir), Grenoble : De L'Incidence Ed, 2012, p.156

⁴⁷ Ibid. p.157

Il décide alors de marcher pendant deux jours le long de cette ligne invisible qu'il fait apparaître en laissant couler 58 litres de peinture verte sur le sol, tout en marchant. Il marque ainsi «physiquement cette ligne en délimitant ce qui serait le territoire israélien et le territoire palestinien⁴⁷». Nous pouvons dire que la pratique d'Alÿs est en ce sens sociale et politique. En traçant physiquement cette ligne, il réactive par la marche et sa ligne verte une partie de l'histoire entre ces pays, il s'inscrit dans une démarche engagée, dans une redéfinition éphémère d'un territoire sensible.



③①

LA FLÂNEUSE ENGAGÉE

Si Lauren Elkin nous remémore que la libre circulation des femmes dans l'espace public était restreinte au XIX^e siècle, aujourd'hui encore les femmes sont limitées dans leur déplacement en ville. Ce fait s'explique en premier lieu par l'insécurité que les femmes ressentent à l'idée de traverser certains espaces, parfois suite à des témoignages de personnes ayant connu des agressions dans ces lieux, parfois simplement nourries par un imaginaire collectif «d'endroits à risque» pour elles. Yves Raibaud, géographe spécialiste des questions de genre nous rappelle que «*la ville est faite par et pour les hommes*⁴⁸», que les hommes, en plus d'être les principaux acteurs de l'aménagement urbain, jouissent d'une plus grande liberté de circulation dans des espaces qui devraient être les mêmes pour toutes.

Afin de remédier à ces différences de libertés toujours présentes dans nos espaces urbains partagés, des collectifs et artistes proposent des temps de marche pour souligner ces différences et proposer un regard féministe de la marche en ville. Marianne Villière est une artiste qui aspire à créer des situations dans l'espace public dans le but de repenser la ville. Elle pratique la «*marche comme une dé marche*», titre qu'elle donne à une lecture pensée dans le cadre d'une journée de déambulation collective à Nanterre⁴⁹.



③①

Dans un podcast où elle retranscrit sa déambulation urbaine⁵⁰, elle revendique notre manière de traverser les lieux comme une manière de s'approprier un énoncé, c'est-à-dire de notre pouvoir à influencer ce qui se produit dans cet espace. Pour Villière il faut quitter la figure dominante du flâneur pour adopter celle de la flâneuse. La flâneuse est une personne heureuse, c'est une flâneuse, vivante et reliée aux vivants. Les flâneuses habitent également une posture engagée par contrainte de se mouvoir comme elles le souhaitent dans un monde patriarcal. Certains espaces ont longtemps été très limités pour les femmes. Dans «*Une chambre à soi*⁵¹», Virginia Woolf nous parle de la difficulté de rentrer dans certains lieux publics. Si au XIX^e siècle une femme qui marchait seule était considérée comme imprudente, aujourd'hui flâner seule, surtout la nuit, reste, semble-t-il encore limité en tant que femme. Marianne Villière nous propose une vision de la Flâneuse comme une marcheuse sensible qui est impliquée dans son geste. Elle est présente et attentive à ses émotions et porte une curiosité et une attention exacerbée à l'environnement, toujours à l'affût des ambiances des lieux traversés.

Si flâner fut un moyen pour les femmes de réinvestir l'espace public en défiant les normes patriarcales de l'époque comme nous l'avons évoqué avec Lauren Elkin et Marianne Villière, les collages féministes ont également permis aux femmes de s'approprier les murs de la ville, de faire entendre leurs revendications et de dénoncer les violences sexistes et sexuelles.

⁴⁸ Raibaud Yves, «La ville faite par et pour les hommes», Belin, 2015, 80 p. in Morin Clémence, IGG, *Les marches exploratoires, un outil féministe pour repenser l'aménagement urbain*, 6.06.2021, [en ligne].

⁴⁹ Déambulation organisée le 18 et 19 mai 2024 par la Terrasse, espace d'art à Nanterre.

⁵⁰ Marianne Villière, *Flâneuseuse - la marche comme démarche*, [podcast], 13|05|24

⁵¹ Woolf Virginia, *Une chambre à soi*, Paris : Éditions 10-18, 2001.

Les collages féministes tels que nous les connaissons aujourd'hui sont un moyen d'expression militant où des messages sont véhiculés et collés sur les murs de l'espace public pour dénoncer les violences sexistes et sexuelles ainsi que les féminicides en nommant les noms des personnes victimes de ces violences. Les messages sont véhiculés par écrits sur des feuilles A4 blanches où chaque lettre noire est séparée. Les feuilles sont ensuite placardées de nuit par des femmes militantes, concernées, ou souhaitant simplement participer. Des marches sont organisées, principalement le soir hors de la vue de la foule, pour réaliser ces actions d'affichage, se contentant de rappeler des faits ou des chiffres. La plupart de ces collages sont ensuite répertoriés numériquement sur le compte instagram : *collages_femincides_paris*.

Ses collages viennent parfois se coller aux messages publicitaires de la ville. Les murs deviennent ainsi propices à l'expression graphique dans la ville et montrent comment l'on peut investir politiquement l'espace pour dénoncer et avertir.



③②



③③

INVESTIR GRAPHIQUEMENT ET POLITIQUEMENT L'ESPACE

Les marches dans l'espace urbain constituent une véritable force de création d'objets graphiques qui participent à la lutte. Les marcheuses imaginent ensemble le devenir de la ville en déambulant collectivement. De leurs marches fleurissent des signes qui interpellent, informent, combattent, réfutent, dialoguent, une discussion s'anime et la rue devient alors bruyante, la rue nous parle. Un contact est établi entre la personne qui crée et celle qui observe. Les signes apparaissent un jour sur un chemin que nous empruntons à pied, puis le jour suivant disparaissent. Le signe peut être éphémère, mais le message demeure.

Pour transmettre une information, toutes les méthodes sont prises en compte, même les plus contestables comme, entre autres, l'affichage sauvage consistant à «afficher en dehors des panneaux communaux, sur des palissades de chantier, des façades, des poteaux ou encore même des devantures de magasin en phase de réouverture⁵²». Les actrices culturel·le·s et les activistes ne sont plus les seul·le·s à utiliser l'affichage sauvage pour relater les informations locales. Le blog *Tapage Medias*⁵³ révèle qu'il est également employé depuis plusieurs années pour la publicité des grandes marques et que ces dernières dépassent les normes imposées par les municipalités des grandes villes et participent



③ ④

⁵² Tapage Medias, *Affichage sauvage : réglementation, sanctions et autorisations* [en ligne].

⁵³ Ibid.

⁵⁴ Youmatter, *Recul de la publicité dans plusieurs villes françaises : ce qu'il faut comprendre*, 7|11|23, [en ligne].

⁵⁵ <https://formesdesluttres.org/>

à la propagation des images et signes dans l'espace urbain. C'est également le cas des affiches politiques collées lors de campagnes publicitaires, bien que celles-ci soient davantage éphémères, liées aux différentes interactions qu'elle suscite : déchirées, taguées, recollées, etc. Certaines villes en France, en réponse à ces proliférations d'images, vont jusqu'à restreindre l'affichage publicitaire en ville, comme par exemple la ville de Nantes qui depuis 2022 l'a restreint à 70% sur son territoire⁵⁴.

Il est cependant parfois nécessaire de produire des signes et de coller des affiches dans la ville pour se faire entendre. De revendications individuelles et collectives doivent naître des images pouvant impacter visuellement, surtout lorsque celles-ci se retrouvent entourées d'autres signes visuels. *Formes des Luttes*⁵⁵ est un collectif qui invite à télécharger gratuitement des affiches créées par des graphistes et artistes sur leur site en ligne pour les coller ensuite dans les espaces publics et les lieux de vie afin de faire passer un message à portée politique. De nombreux graphistes et artistes ou illustratrices participent ainsi à une production d'affiches et d'images dans l'espace public en montrant leur engagement politique par la création. C'est alors que s'active par la marche des images, non pas activées physiquement par leur créatrices, mais par celles qui portent leur voix en marchant dans l'espace urbain. La marche se révèle alors comme une manière de se réapproprier l'espace graphiquement face à la multiplication des messages publicitaires en ville.

DANS MA VILLE JE TRAÎNE

Lorsque je marche, je n'ai pas le regard droit. Mes yeux sont à la recherche de quelque chose, ils zigzaguent entre le goudron et les habitations. Est-ce un déficit d'attention ? Lorsque je déambule en ville, je me sens aspirée par les mouvements des autres dans l'espace, tout s'active autour de moi. Mon attention se porte alors sur le sticker collé à la rambarde du panneau d'interdiction, puis au tag disloqué sur le mur, cherchant continuellement tout ce qui peut me captiver, m'éveiller, m'inspirer. Mon esprit s'engage dans la recherche de ces images, comme des repères dans l'espace, à la quête de ces signes s'apparentant aux marques de peinture rouge et blanche des chemins balisés pour la randonnée. Je me suis toujours considérée comme une flâneuse urbaine. J'habite à ma manière la ville, je la traverse continuellement. Mon déplacement se lie consciemment au besoin d'exploration et de découverte. J'emprunte alors des chemins, contourne les trottoirs pour traverser des lignes de désir, je suis les routes qui mènent aux centres-villes et aux « territoires actuels ». Je cartographie l'espace avec mes pieds, en arpentant la ville, comme si c'était la première fois que je la traversais. J'ai toujours été captée par ceux qui inscrivent leurs gestes

dans l'espace urbain. Je les imagine déambulant à la découverte du lieu parfait pour s'y insérer. Iels prélèvent ça et là un bout de l'espace pour le réinvestir. Les signes produits ne sortent pas de nulle part, ils sont la conséquence d'une marche, d'un geste lent et rempli de conscience. Ils découlent d'une interaction avec un objet égaré dans la rue, d'une belle devanture de magasin ou encore d'une image qui a retenu leur attention. De ce premier geste s'en suit un second, puis d'autres encore, réalisés avec une partie du corps ou son ensemble, puis en résultent des mots, des images, des revendications, des pictogrammes, des messages qui s'inscrivent dans la ville. Dans ces espaces urbains là j'y ai collé quelques stickers, des affiches de manifestations réalisées à l'école, et puis j'y ai graffé quelques signes, mais je ne fais pas partie de ces artistes qui créent régulièrement dans l'espace urbain. Je préfère m'en inspirer et les archiver dans ma pellicule photo pour pouvoir un jour les ressortir et faire revivre ces images éphémères. Il y a 5 ans, avant de rentrer aux beaux-arts, j'étais une marcheuse passionnée d'art urbain. Aujourd'hui, j'entame ma dernière année d'étude, et au fond de moi grandit toujours cette même passion, celle des signes. Je continue inlassablement de marcher et, à ma façon, je participe à la création de signes graphiques dans l'espace urbain.

1 La marche comme démarche p.19 | 2 Arpenter l'espace urbain p.37 | 3 Marcher, créer, s'approprier la ville p.67 | 4 La marche : résonances sociales et politiques p.119 | 5 Annexes p.119



Inonographie

© Marine Beuve, photographies p.7, p.8, p.9, p.10, p.11, p.12, p.59, p.60, p.61, p.62, p.63, p.64, p.133, p.134, p.135, p.136 et p.137. Réalisées lors d'une déambulation dans Rennes en août 2024.

1 La marche comme démarche

① Erwin Wurm, *Morning Walk*, Stylo sur papier, 2001.

② Claude Monet, *Extérieur de la gare Saint-Lazare, arrivée d'un train*, huile sur toile, 1877.

③ Hamish Fulton lors d'une performance réunissant 1400 personnes dans le cadre de l'exposition « *Walking on and off the Path* », Fundación Cerezales Antonino y Cinia, Cerezales del Condado, Castille-et-León, Espagne, 2017, © Jean-Marc Manson.

④ © Richard Long, *A line made by walking*, photographie, 1967

⑤ Jacob Philippe Hackert, *Johann Wolfgang von Goethe (1749-1832) visitant le Colisée à Rome*, huile sur toile, vers 1790

⑥ © Eugène Atget, *À l'angle du boulevard de la Chapelle et de la rue Fleury*, photographie, 1921

⑦ © Eugène Atget, *La place Saint-Médard*, photographie, 1898

2 Arpenter l'espace urbain

⑧ © Peter Marlow | Magnum Photos, *Tokyo Japon*, 1997.

⑨ Réunion Dada devant l'église Saint-Julien-le-Pauvre, photographie, Paris, 1921, © Bibliothèque Kandinsky, Paris

⑩ © Guy Debord, *The Naked City*, illustration, 1957

⑪① Photographie du groupe *Stalker*, © Le temps (blog) [en ligne]
<https://blogs.letemps.ch/istituto-svizzero/2020/11/26/stalker-expedition-dans-la-peripherie-romaine/>

⑪② © Tarkovski Andreï, *Stalker*, 1979, 2h43m

⑪③ © Carpenter John, *Invasion Los Angeles / (They Live)*, 1988, 1h33

⑪④ *Colonne Morris d'époque*, Paris, © JCDecaux, [en ligne]
<https://www.jcdecaux.com/fr/blog/la-colonne-morris-un-support-publicitaire-historique-et-mythique>

⑪⑤ Felix Man, *Hobo John Walpole*, photographie, 1939
© Getty Images

⑪⑥ Ruedi Baur, Signalétique touristique de la ville de Metz, 2013, © Charles Decoray



③ Marcher, créer, s'approprier la ville

①⑦ © Bruit du Frigo, *Rando autour des refuges #6*, 2015

①⑧ Jacques Villeglé à Paris, 14 février 1961, © Harry Shunk

①⑨ Tatyana Fazlalizadeh durant la réalisation de ses collages, © Slate [en ligne] <https://slate.com/news-and-politics/2020/02/tatyana-fazlalizadeh-street-harassment-art.html>

②⑩ Photographie de Banksy durant la réalisation de *Keep it real*, © Steve Lazarides

②① Space invaders, *PA_1266*, mosaïque, Paris, 2017, © Camille Hédouin

②② © Ox, *Völklingen*, Affichage 20X36, 2019

②③ Mathieu Tremblin, *[exit this way]*, série *Dusk*, © @tremblinsays | Instagram

②④ © Thomas Sipp, *Safari typo! – Barcelone. Laura Messguer : enseignes de bars, pop, 70's*, ARTE France - Les Films d'Ici - 205 Corp., 2016, 6 min

②⑤ Frédéric Teschner, *HA VRE*, affiche, 2011, © Bibliothèque Universitaire Le Havre, [en ligne] <https://bu.univ-lehavre.fr/agenda/culture/expositions/article-h-a-v-r-e-de-frederic-teschner/>

②⑥ Adrien Zammit, © Formes Vives [blog], *Signalétique Amandiers : Enchanter les rues et soutenir les associations du quartier Amandiers, Paris 20^e*, 2019

④ La marche : résonances sociales et politiques

②⑦ © Raymond Depardon / Magnum Photos, *Glasgow, Écosse*, 1980.

②⑧ © Bruit du Frigo, *Rando autour des refuges #8*, 2016

②⑨ Francis Alÿs, *The Green Line*, vidéo | performance, Jerusalem, 2004, © Courtesy David Zwirner

③⑩ Marianne Breslauer, *Sans titre [La cigarette]*, photographie, 1937, © Centre Pompidou

③① © Graphéine, *Collage Anti-Féminicide*, [en ligne] <https://www.graphéine.com/divers/branding-mouvement-social-collages-anti-feminicides>

③② Banksy, *The joy of not being sold anything*, 2007 © Lord of the jungle | Flickr

③③ Alaric Garnier, 2020, © @alaricgarnier | Instagram

③④ Forme des luttes, «*Stand (...) à Paris le 10 février, manifestation contre la loi immigration et pour un cessez-le-feu en Palestine.*» © @formesdesluttes | Instagram

Bibliographie

- Aragon Louis, *Le Paysan de Paris*, Paris : Gallimard, 1926
- Buffet Laurent (dir.), *Itinérances : l'art en déplacement*, Grenoble : De L'Incidence Ed, 2012
- Cachard Pierre-Yves, «Frédéric Teschner, Impressions du H A V R E» in Dimos Alexandre et Munier-Teschner Geneviève (dir), *Frédéric Teschner*, Brest Passerelle Centre d'art contemporain Paris : Éditions B42, 2019
- Careri Francesco, *Walkscapes : La marche comme pratique esthétique*, Arles : Actes Sud, 2020
- Davila Thierry, *Marcher créer - Déplacements, flâneries, dérives dans l'art de la fin du XXe siècle*, Paris : Editions du Regard, 2002
- Detraz Yvan, *Zone Sweet Zone- La marche comme projet urbain*, Marseille : Éditions Wildproject, Collection : Tête nue, 2020
- Elkin Lauren, *Flâneuse*, Paris : Hoëbeke, Collection Etonnants Voyageurs, 2019
- Fréchuret Maurice, et Gilles A. Tiberghien, *Stalker : exposition du 5 février au 23 mai 2004, CAPC-Musée d'art contemporain de Bordeaux*, Bordeaux Lyon : CAPC-Musée d'art contemporain de Bordeaux, Fage éd, 2004
- Habermas Jürgen, *L'espace public : archéologie de la publicité comme dimension de la société bourgeoise*, Paris : Payot, 1997
- Mangin David, *La ville franchisée : formes et structures de la ville contemporaine*, Paris : Vilette, 2004.
- Perec Georges, *Espèces d'espaces*, Paris : Éditions Galilée, Collection : L'espace critique 2010.
- Perec Georges, *Lieux*, Paris : Seuil, Collection La librairie du XXIe siècle, 2022
- Pérec Georges, *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, Paris : Bourgois, 2008.
- Philizot Vivien, *Qu'est-ce qu'une image dans l'espace public ?*, Lyon : Éditions Deux-Cent-Cinq, Collection Milieux 003, 2022
- Sebald W. G. , *Les anneaux de Saturne*, Paris : Actes Sud, 1999.

30

■ Seelig Carl. *Promenades avec Robert Walser*, Paris : Rivages, collection : Bibliothèque étrangère, 1992

■ Stalker, *À travers les territoires actuels - Rome, octobre 1995*, Paris : Albias, Jean-Michel Place, 2000

■ Tiberghien Gilles A., «La marche, émergence et fin de l'œuvre» in *Les Figures de la marche, un siècle d'arpenteurs de Rodin à Neuman : Exposition, Antibes, Musée Picasso (1er juillet 2000-14 janvier 2001)*, Paris : Réunion des Musées Nationaux, 2000

■ Vasset Philippe, *Un livre blanc : récit avec cartes*, Paris : Fayard, 2007

■ Walser Robert, *La Promenade*, Paris : Gallimard, Collection L'imaginaire, 2007

Sitographie

■ Augustin, Index Grafik, *Graphiste (n. masculin/féminin)*, 04/07/2016, [en ligne]. (consulté le 29/09/24), <http://indexgrafik.fr/graphiste-n-masculinfeminin/>

■ Dacheux Éric (dir.), *L'espace public : un cWoncept clef de la démocratie*, Paris : CNRS Éditions, Collection : Les essentiels d'Hermès, 2008, [en ligne]. (consulté le 1/10/24) <https://books.openedition.org/editions-cnrs/13746#anchor-toc-1-2>

■ DDAB, *les frères Ripoulin - Hobo code extended*, 22.04.2016, [en ligne]. (consulté le 23/09/24) <https://ddabretagne.org/fr/artistes/les-freres-ripoulain/oeuvres/etude-veille>

■ Graphisme en France, *Signalétiques - 2013*, [en ligne]. (consulté le 10/10/24) <https://www.cnap.fr/ecologie-graphique-et-signaletique-urbain>

■ Kapriélian Nelly, Les Inrockuptibles, «*Flâneuse*» de Lauren Elkin : *femmes à la conquête des rues*, 17/03/21, [en ligne]. (consulté le 8/10/24), <https://www.lesinrocks.com/livres/flaneuse-de-lauren-elkin-femmes-la-conquete-des-rues-144489-19-03-2019/>

- Morin Clémence, *IGG Les marches exploratoires, un outil féministe pour repenser l'aménagement urbain*, 16.06.2021, [en ligne]. (consulté le 28/09/24) <https://igg-geo.org/?p=3597#f+3597+3+5>
- Muis Anne-Solange, *Psychogéographie et carte des émotions, un apport à l'analyse du territoire ?*, OpenEdition [en ligne]. (consulté le 2/10/24) <https://journals.openedition.org/cdg/713#:~:text=La%20psychog%C3%A9ographie%20est%20d%C3%A9finie%20par,le%20comportement%20affectif%20des%20individus.>
- Puech Léna, Fonds d'art contemporain Paris Collections, *La rue comme terrain d'expression*, 17 avril 2024, [en ligne]. (consulté le 4/10/24) https://fonsartcontemporain.paris.fr/parcours/la-rue-comme-terrain-d-expression__14616#:~:text=Le%20street%20art%2C%20mouvement%20artistique,%C3%A0%20un%20public%20tr%C3%A8s%20large.
- Tapage Medias, *Affichage sauvage : réglementation, sanctions et autorisations*, [en ligne]. (consulté le 6/10/24) <https://www.tapage-medias.com/affichage-sauvage-reglementation/>
- Wikipédia, Autocollant, [en ligne]. (consulté le 28/09/24) <https://fr.wikipedia.org/wiki/Autocollant>
- Verdier Martial, ArtsHebdo Medias, *Hamish Fulton ou l'art de la marche*, 05/12/23, [en ligne]. (consulté le 19/09/24), <https://www.art-shebdomedias.com/article/hamish-fulton-ou-lart-de-la-marche/#:~:text=La%20marche%20est%20une%20exp%C3%A9rience,-mais%20la%20perception%20du%20marcheur.>
- Youmatter, *Recul de la publicité dans plusieurs villes françaises : ce qu'il faut comprendre*, 7/11/23, [en ligne]. (consulté le 13/10/24), <https://youmatter.world/fr/categorie-territoires/recul-publicite-france-environnement-societe/#:~:text=Nantes%2C%20B%C3%A8gles%2C%20Marseille%2C%20Grenoble,publicit%C3%A9%20dans%20l'espace%20public>
- Wagner Anne Catherine, "La place du voyage dans la formation des élites" in *Actes De La Recherche Sciences Sociales n.170*, Paris : Editions Seuil, 2007, Cairn.info, [en ligne]. (consulté le 01/10/24) <https://shs.cairn.info/revue-actes-de-la-recherche-en-sciences-sociales-2007-5-page-58?lang=fr&tab=auteurs>



Podcast

■ Gislaine David, *Marcher, une histoire des chemins*, conversation avec Antoine De Baecque, France Culture, 13/0714 [en ligne].

consulté le 25/08/24)

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/marcher-une-histoire-des-chemins/ce-que-marcher-veut-dire-9289050>

■ Villière Marianne, *Flâneuseuse - la marche comme démarche*, 13/05/24,

<https://open.spotify.com/show/lkYhr3PBUFxz3V57i-JRdj8>

Filmographie

■ Carpenter John, *Invasion Los Angeles (They Live)*, 1988, 1h33

■ Tarkovski Andreï, *Stalker*, 1979, 2h43m

■ Sipp Thomas, *Safari Typo!*, ARTE France - Les Films d'Ici - 205 Corp., 2016, 8x6 min, [en ligne].

(consulté le 2/10/24)

<https://www.bureau205.fr/Search/group/?ids=8073>

Dans ma ville on traîne

Marine Beuve

Mémoire de DNSEP option
Design mention Éditions,
sous le suivi de Evelise Millet.

Achévé d'imprimer à L'Ésam Caen
en octobre 2024, en 10 exemplaires sur
papier Olin Regular blanc naturel 170g,
Fedrigoni Arena Bulk Natural 90g/m² et
Image Coloration Rouge Chile 80g/m².

Ouvrage composé en **Chantier**
de Lucas Le Bihan, en **Hubertine**
de Florence Biero et en **JEANLUC**
de Atelier Carvalho Bernau.

© Marine Beuve, Ésam Caen, 2024.

**Je tiens à remercier en premier lieu Evelise Millet,
pour son suivi bienveillant et ses précieux
conseils dans la rédaction de mon mémoire.**

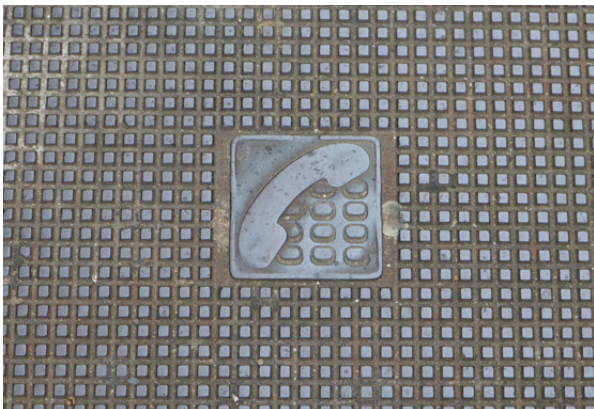
**Un grand merci à toute l'équipe pédagogique de
l'option et aux professeur·e·s qui m'ont suivie
tout au long de ces deux années. Merci à
Camille Azaïs, Julie Bassinot, Benjamin Hochart,
Alice Laguarda, Quentin Juhel, Alexandre Rolla et
Emmanuel Zwenger pour les références transmises,
la relecture et les conseils de mise en page.
Merci également à Vincent Coatantiec pour son
aide dans l'impression de cet ouvrage.**

**Merci enfin à mes parents et mes beaux-parents
pour leur relecture et pour leur encouragement,
ainsi qu'à toute ma famille, mes camarades de
promo et à mes ami·e·s qui m'ont toujours inspirée
et soutenue tout au long de ma scolarité.**

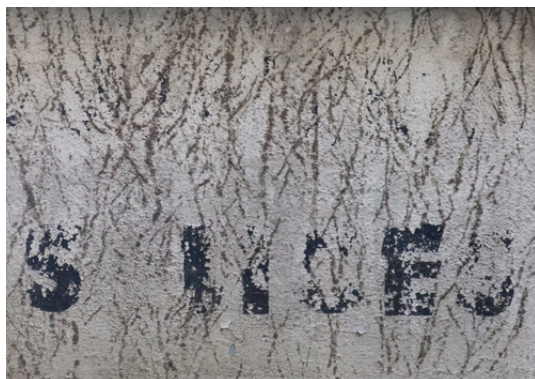






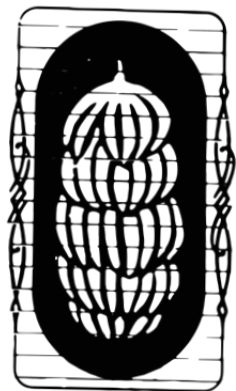








ROAZHON!



FREE 
PALESTINE

